



NOS LETTRES SONT DES BARQUES À RAMES

Création d'ateliers & Propositions originales
Nadine BRUNELLOT

Écrire une lettre en s'inspirant
des thématiques et de la
stylistique de
Jon Kalman Stefansson

Mars 2026

1. Lettre de Jean-Louis LOUBARESSE
2. Lettre de Françoise HUART-FAUCHERRE
3. Lettre de Maud VAN DE WIELE
4. Lettre de Dominique PEGUIN
5. Lettre de Céline BLANCHETON
6. Lettre d'Adeline GRILO
7. Lettre de Alexandre PINOTEAU

*Nous sommes à bord d'une barque à rames [...]
et, avec nos filets [..], nous attraperons les étoiles.*

*Les lettres ne sont pas seulement du papier et de l'encre :
elles contiennent des vies entières –l'espoir, l'amour, la douleur.
Quand elles arrivent, c'est comme si une voix franchissait
les montagnes et la mer pour entrer dans la maison.*

Jon Valhryn.

La nuit qui tombe plonge ma chambre dans la pénombre claire, dans cette petite maison que ma sœur m'a prêtée pour mon séjour ici — la fenêtre est ouverte et le ciel à l'horizon est rougeoyant, un horizon de braise en quelque sorte...

Ces mots que j'écris apaisent, car les mots sont un baume pour le cœur, les mots comme les prières des moines qui prient pour la paix, la concorde, la guérison du monde quand celui-ci est en feu, et pourtant ils y croient et élèvent jour après jour leurs chants sous forme de phrases : et « viens à mon secours ! », et « épargne-nous ! », et « donne-nous notre pain quotidien ! » et « pardonne nos manquements ! ». Tout cela pour quel résultat, quelle utilité ?

Les oiseaux pépient dans le crépuscule et la volaille, que ma sœur élève, rentre au poulailler en caquetant, grattant encore une dernière fois le sol pour un dernier petit grain — c'est si calme si paisible ! — une sérénité qui vient perturber le trouble de mes pensées et pourtant je goûte avec délice ce silence du crépuscule, le gazouillis des oiseaux qui peu à peu viennent se poser sur les branches des arbres : c'est la coulisse sonore qui m'entoure comme une couverture bienveillante, apaise la houle de mes pensées et diminue les battements du cœur et aplanit les questions lancinantes que je ne cesse de me poser depuis...

Quelle force faut-il aux mots pour s'incarner en actes concrets ? Les animaux n'ont pas de mots, et pourtant ils agissent, alors quelle est la force des mots qui articulent les actions humaines ?

Questions lancinantes que je ne cesse de me poser depuis...

Cela me semble si loin déjà...

Une éternité !

Pourtant si courte, comme si tout cela avait eu lieu hier. Le temps d'une vie, pleine de bruits et de fureur, de peur et de joie, d'aventures grandioses et de mesquineries méprisables.

Écrire de la poésie, des romans, des essais, des manifestes, des articles de journaux, cette lettre, est-ce vraiment utile pour se nourrir, aimer, se reproduire, partir à la guerre, se consoler de l'oubli, de la trahison ou se réjouir de la complicité retrouvée ?

Les mots sont inutiles et pourtant, nous les écrivons, nous les proclamons, nous les répétons, nous y croyons, parfois même nous les chantons, les déclamons avec emphase à la face du monde, les mots

sont un défi lancé au destin, à la fin irrémédiable, à l'absurdité du monde. Un baume pour le cœur, te dis-je...

Il fait plus sombre maintenant, la cendre a recouvert les flammes de l'horizon, les oiseaux se sont tus, les poules ont grimpé sur leurs perchoirs avec un dernier battement d'ailes et des coups de bec...

Je suis toujours aussi froissé.

Te souviens-tu de nos discussions de jadis ? Nous avons assisté ensemble à une conférence sur l'antiquité. À cette occasion, nous avons appris qu'une infime partie des manuscrits des auteurs de cette époque nous sont parvenus. La bibliothèque d'Alexandrie par exemple renfermait des milliers de rouleaux de parchemins qui ont été brûlés dans l'incendie qui l'a détruite. Voilà la situation dans laquelle tu es : ta bibliothèque, celle qui renfermait ce souvenir si cher à mes yeux, a disparu, brûlée, détruite, anéantie. C'était le seul fil qui nous reliait encore l'un à l'autre, celui qui nous aurait recousu ensemble, aurait retissé la couverture de nos patchworks démembrés.

Mais je suis peut-être trop sévère : ce rouleau-là, il n'est peut-être pas à jamais disparu, il est peut-être simplement perdu dans les méandres de ton cerveau, caché quelque part, comme un livre que l'on n'aurait pas reposé à sa bonne place ou dont la cote a été pervertie, par le temps bien sûr, mais plus sûrement encore par la négligence ou même —mais je n'ose y croire— l'amertume.

Oh ! Que je voudrais que tu arpentés les travées de ta bibliothèque, que tu parcoures les rayonnages, scrutant avec attention les étiquettes au dos des livres pour qu'enfin tu découvres avec un « ah ! » de surprise et d'allégresse, ce souvenir-là : tu t'étais retourné sur ta chaise et tu m'avais fait signe avec un petit bout de papier dans les mains. Puis tu l'avais fait passer de main en main jusqu'à ce qu'il me parvienne. En cachette, tu avais fait mon portrait. Au crayon, sur une feuille que tu avais déchirée de ton cahier de brouillon. Un petit portrait que j'ai conservé toutes ces années comme un cadeau très précieux, puis que j'ai confié un jour à ma fille, permanence du souvenir transmis, comme une assurance contre l'oubli —quel orgueil et quelle belle illusion ! — comme aussi le maintien entêté de l'essentiel : celui que tu as si douloureusement oublié. Car *nous savons que les choses arrivent soudainement sombres ou ornées*¹.

Quand je t'ai appelé l'autre jour et que je me suis présenté. Mais, ô stupéfaction ! Je me suis confronté à ton silence et ton ignorance même de mon nom. Tu avais oublié non seulement que tu étais l'auteur de mon portrait, mais que j'en avais été aussi le modèle. *Sommes-nous donc hors de nos gongs pour toujours*² ? Peux-tu comprendre que j'ai

¹ René Char *Nu perdu*

² René Char *Nu perdu*

été choqué, heurté, meurtri, *des rafales de cris de neige*³ qui figent et enfouissent. Comment pouvais-tu avoir oublié nos récréations, repliés dans un coin, notre complicité contre tous ces abrutis de camarades qui jouaient au foot ? *Nous étions des chiens commandés par des serpents et taisions ce nous étions*⁴. Deux étrangers, deux âmes sensibles dans un monde de brutes. *Nous vivions au fond d'une cuvette et ton rire était comme un tourbillon de feuilles mortes*⁵. Parce que c'est cela que je voulais retrouver : nos rires, nos délires, nos histoires à dormir debout quand nous demandions à l'imprévisible de décevoir l'attendu⁶.

Nous vivons au fond d'une cuvette : le jour s'écoule, le soir se pose ;

Elle s'emplit lentement de ténèbres.

Puis les étoiles s'allument au-dessus de nos têtes

Où elles scintillent éternellement

*Comme porteuses d'un message urgent.*⁷

Je n'ai pas compris, je ne comprends toujours pas ton refus de nous rencontrer à nouveau, de raconter nos vies, inconnues l'un de l'autre. Mais je suppose que cela se nomme la nostalgie et que les amitiés comme les amours ne sont pas éternelles. Mais voilà :

Nous vivons au fond d'une cuvette : le jour s'écoule, le soir se pose ;

Elle s'emplit lentement de ténèbres.

Puis les étoiles s'allument au-dessus de nos têtes

Où elles scintillent éternellement

Comme porteuses d'un message urgent.

Mais lequel, et de qui ?

Que veulent-elles de nous,

Et peut-être surtout :

Que voulons-nous d'elles ?

Bernard, mon ami, que j'ai trahi autant que tu m'as trahi, compagnon d'exil et d'infortune, compagnon d'une adolescence compliquée et tourmentée, que je n'ai jamais oublié pour cette raison même, il me restera de notre conversation une blessure, mais je ne t'en veux pas car :

³ Paul Eluard *Œuvres complètes*

⁴ René Char *Nu perdu*

⁵ Jon Kalman Stefansson

⁶ René Char *Nu perdu*

⁷ Jon Kalman Stefansson

La nuit ouvre le ciel

Et les étoiles posent des questions

Auxquelles nos vies répondent à peine.⁸

Jean-Louis

⁸ Jon Kalman Stefansson

C'était si troublant hier d'entendre votre nom, là, après toutes ces années, de l'entendre cracher à la volée, chaque syllabes détachée, suspendue, jetée en rebond, telle des balles lancées au hasard d'un jeu perfide, l'une après l'autre, ce nom si long et distant, devenu trop lourd, et qui reste le vôtre désormais.

Il est des mots qui me bousculent, me percutent, me pénètrent jusqu'aux tréfonds de mon corps, qui remontent en plaisirs intenses et que je reste trop seule à déguster.

Et il est aussi des mots qui s'écoulent, me mettent en joie et en délectation, en poésie et en musique, quand d'autres, poisons, hurlent et empêchent. Alors imaginez-vous qu'au moment où il a résonné dans ce moite et sinistre hangar, chaque lettre incisait ma chair, pénétrait mon âme d'une froide lame bleutée : insondable douleur. Délectable jouissance... Hier était aujourd'hui.

Je vous écris pour ne pas hurler.

Je vous entends penser combien ces mots que vous lisez sont violents, peut-être vous heurtent-ils autant que le souvenir et les regrets qui me pèsent encore, me collent aux côtes, me pressent les tempes, s'y incrustent jusqu'à en perdre le souffle. Certes, durant tout ce temps, la vie m'a chargée parfois de les tenir à distance, avec une aisance telle que je retrouvais confiance en ma capacité d'enjamber les marches du temps et du mal sans reculer, je revivais, je goûtais à nouveau la douceur des crépuscules et le silence des nuits sans fin.

Et pourtant, il restera ce frileux matin d'automne où vous vous êtes enfin précipitée vers moi, avec pour tout discours votre regard ardent et implorant, votre silhouette si frêle et pourtant déjà trop lourde : je vous avais vue traverser la place d'un pas assuré malgré votre faiblesse, et déjà vous vous teniez là sur le perron, campée dans la certitude de votre renoncement. Je vous espérais depuis longtemps déjà. Je sais que les choses arrivent soudainement sombres ou ornées. Alors portée par un élan de tentation, j'ai ouvert la porte sur votre rire, comme sur un tourbillon de feuilles mortes. Négligente

et évitante de l'amour que nous nous portions, vous me vouliez comme un chien commandé par un serpent et taire ce que nous sommes. Alors je me suis engouffrée dans votre demande à survivre, imprimant le souvenir impérissable de votre refus, consciente de demander à l'imprévisible de décevoir l'attendu. Serions-nous hors de nos gongs pour toujours ?

Il est vrai que pour une jeune fille, dans ce vieux siècle et votre situation, que faire d'autre que courber l'échine, s'incliner, accepter l'invraisemblable. Il aurait fallu escalader beaucoup de dogmes et de glaces pour jouer de bonheur et s'éveiller rougeur sur la pierre du lit. Ni vous ni moi n'en n'avons trouvé le courage. Je vous ai donc accompagnée jusqu'à l'autel de la République pour témoigner dans le mensonge de ce qui me torture encore chaque matin mais qui vous a sauvés, vous et l'enfant que vous portiez, n'empêchant en rien l'annonce de vos trop nombreuses années de dégoût, de tourments, de souffrances. Notre passé est cette chose immonde où s'est cristallisé ce qui n'a jamais eu lieu.

Alors maintenant, oui maintenant que nous voici toutes deux vieilles, lointaines, chancelantes mais toujours désirantes, nous seules connaissons ce dont nous serions capables aujourd'hui.

Je ne sais pas si tu as fini par la voir, la mer d'Iroise, avec ses vagues froides, mousseuses, des rouleaux comme des géants prêts à nous écraser, comme tu aimais à me la décrire pour qu'on se perde dans ses couleurs, s'extasier sur les images mentales alors qu'on ne la connaissait pas, ou alors, seulement par les mots qu'on se susurrail à l'oreille, des mots qui nous isolaient, chacun dans son monde de vagues, de sable et de vent – on en avait tellement envie, de se perdre dans ses fracas, de laisser nos ceps glacés s'évanouir au grès de l'eau et de ses allers-retours. Chaque mot qu'on utilisait pour la décrire, la belle Iroise, je les retrouve dans mon corps et mon esprit quand me jette dans cette masse foncée et imperméable à mes émotions. Quand mon corps se fige sous le froid qui emmure mes muscles, mon esprit se calme et les mots s'endorment dans mon cœur. Léger, flottant, un corps à l'abandon.

Un rien dans un tout qui se compose de mots. Les mêmes qu'on se racontait pour s'endormir apaisés. Des caresses douces-amères qui me lient à un univers qui existe sans moi et autour de moi. Et sans les mots, impossible d'y trouver un sens dans cette eau grise qui pourrait déclencher ma perte mais qui préfère me bercer.

Ce rituel d'abandon est devenu une question de survie, pour laisser dériver les souvenirs que je voudrais gommer. Des cicatrices béantes qu'il faut panser à coup de sel. J'aurais préféré oublier, vivre une vie sans tâche, sans marques d'usures, mais la même image se glisse dans mon quotidien. Même au cours de la plus belle des journées, les bourrasques du passé me ramènent à cet évènement. Et c'est le noir. Mon corps devient lourd et ton visage me revient. La mer d'Iroise que j'ai choisie comme échappatoire me ramène à toi et à cette journée. J'ai l'impression de m'éloigner et de me noyer. Quand la mer me prend, ce sont tes mains qui me sauvent mais c'est ton visage qui me noie. Des mains que je n'ai pas su attraper ce jour où nous devions nous enfuir ensemble, loin de nos familles. Tu as dû me haïr. Je t'ai laissé seul à m'attendre. Je ne suis jamais venue te retrouver à la gare. En ne venant pas, j'ai voulu te protéger. En ne venant pas, je me suis protégée de ton visage, si beau et pourtant monstrueux rappel de celui qui t'a fait. Tu étais sa copie conforme. Et lui m'a détruite. Mon corps ouvert en deux, mon esprit envolé pour ne

pas réaliser ce qu'il me faisait. Il avait compris notre plan et il a voulu se venger. Un homme d'âge mur peut tout face à une ado de 17 ans. La mer c'est un peu ça. Se laisser prendre par plus fort que soi. Mais cette fois-ci, c'est un choix. Tant de silence, c'est long, je le sais. Mais en te le disant enfin, la tempête quotidienne laisse place aux rayons du soleil.

Nous le savons, les choses arrivent soudainement sombres ou ornées. Il y a 15 ans, le noir a coloré mes yeux, aujourd'hui, je te le renvoie injustement. Il y a 15 ans, nous demandions à l'imprévisible de décevoir l'attendu et nous en avons eu pour nos prières. Bien plus, bien trop. Qu'est-ce que je veux de toi ? Absolument rien. Cette lettre est égoïste. Même si elle t'arrivera comme une explication, pour moi, elle enverra des mots qui emporteront avec eux le traumatisme.

Dans mon ventre, il y a une petite fille qui grandit et je ne veux pas que, plus tard, son rire soit comme un tourbillon de feuilles mortes. Je veux qu'il soit puissant comme une avalanche, léger comme les fleurs d'amandiers qui s'envolent avec les premiers airs du Printemps. Je veux que notre amour soit la seule chose qui me reste de cette époque. Je laisse rouler la pierre qui me tenait en otage et je tente de nager.

Ma charmante,

Hier j'ai entendu les cloches sonner, c'était le glas, il a sonné trois fois , comme autrefois, dans l'air si pur que le son semblait rebondir pour m'arriver tel un ballon entre les mains d'un enfant et j'ai pensé, j'ai pensé à toi , souvenir aussi doux que douloureux, toi qui reste en moi comme un petite lampe allumée dans la noirceur de mes dernières années, si sombres, si contrastées avec la splendeur de ce ciel de printemps que j'admire depuis cet endroit, Oh cet endroit ! que je pensais avoir perdu à tout jamais.

Te souviens-tu qu'avant je t'appelais ma charmante ? tu riaais et tu me demandais pourquoi, je ne répondais pas, tu insistais, tu voulais savoir d'où venais ce mot, tu aimais jouer avec les mots !

Les mots sont l'épine de la rose ou le miel du rucher. Ils coulent et s'insinuent dans les moindres recoins de notre pensée, de nos cellules nous blessent ou nous guérissent. Ils nous construisent nous condamnent ou pardonnent. Les mots sont la foule déchainée qui piétine sans merci mais aussi rédemption. Ils témoignent où ils oublient.

Maintenant je suis là. Et je ne repartirai plus. Je suis las, ma quête est terminée La douceur des paysages qui m'entourent les jours lumineux, la violence des orages quand le ciel se met en colère m'accompagneront désormais mois après mois, saisons après saisons jusqu'à l'aboutissement inéluctable de toute vie.

Dix ans que je me suis tue, depuis l'accident de tes parents, dix ans que tu n'as pas eu de mes nouvelles. J'ai bien reçu tes lettres. Chacune faisait monter en moi des sensations étranges de vide. Quand elles arrivaient combien de jours il fallait pour que je les ouvre, je les affronte. Je les posais, les prenais, finalement les lisais et à chaque fois un bout de voile se déchirait. Je vivais au fond d'une cuvette emplie lentement de ténèbres ! Ce n'était pas la douleur de la perte de ma fille, douleur pourtant incommensurable Cela allait bien plus loin mais je ne le comprenais pas. J'avais le sentiment d'avoir déjà vécu cela, que le cauchemar recommençait. Quelque chose était rangé dans un tiroir, rempli de poussière,

tellement que le fond en était étouffé. et il fallait que je comprenne. Alors je suis partie. Je suis retournée sur les lieux de mon enfance, ce village perché des Alpes où mes parents avaient toujours vécu et où chacun connaît tout le monde. J'ai eu l'impression d'y être une étrangère. Des sentiments d'intense solitude me sont remontées à la surface, d'incompréhension aussi. Avec ma mère nous n'étions d'accord sur rien, d'ailleurs au contraire de toi, personne ne m'a jamais dit que je ressemblais à ma mère ! Ne croit pas que nous ne nous aimions pas non ce n'est pas cela mais tout à coup j'ai eu le pressentiment que nous étions des corps étrangers. Pourrais-je un jour de nouveau entrer dans mes gongs !

Alors j'ai enquêté, je suis allée voir des vieilles connaissances de mes parents, des personnes qui m'avaient connue petite et m'avaient vue grandir. Au début cela a été difficile, surtout sans doute parce que j'avais peur des réponses. Puis un jour j'ai osé, j'y suis allée frontalement, un peu durement même et enfin j'ai eu la réponse que j'avais tant peur d'entendre. J'étais une enfant trouvée, en 1942, abandonnée sur un trottoir à 3 ans. Il semble que quand on m'a récupérée, je pleurais déjà depuis un long moment. J'ai été recueilli chez ceux qui allaient devenir mes parents et quelques semaines à peine avaient suffi pour que je les nomme Papa et Maman, personne au village n'a lâché le morceau. Tout à coup j'ai eu l'impression de revivre ce moment, je sentis comme si je recevais un coup de poing l'immensité de cette perte et j'ai eu mal pour cette fillette terrorisée par ce qui était en train de se passer et qu'elle ne pouvait évidemment pas comprendre.

Et je me suis effondrée. C'était trop ! Effectivement le cauchemar recommençait. A la perte originelle de ma mère venait rajouter la perte de ma fille, étais-je celle qui porte malheur à ce point. Je me suis éloignée, j'ai coupé tous les ponts, enfermée en moi-même, tournant en rond, ressassant la vacuité d'une vie basée sur le silence et le mensonge mais grâce à la vigilance d'une personne devenue chère, on ne se console de rien sans tenir une main, je me suis reconstruite. Cela a pris du temps, beaucoup, mais à la fin les étoiles s'allument toujours au-dessus de nos têtes et aujourd'hui je suis en paix avec mon passé, avec moi-même et si la vie doit m'apporter

une nouvelle épreuve, j'espère surtout rattraper avec toi le temps perdu et te retrouver.

Ma charmante, ma douce, ma Clara, ma petite fille, je reviens d'un monde où nulle n'avait de place, j'ai pensé en finir tellement de fois. Comment aurais-je pu te faire supporter cela toi qui, à l'orée de ta vie d'adulte, traversait ce drame. Je n'ai pas voulu en rajouter et je ne t'aurais été d'aucun secours, connaissons toujours ce dont nous sommes capables ! J'apprends maintenant avoir un cancer. Ne t'affole pas ma douce, il fait partie de ceux que l'on peut vaincre et je vais me battre mais plus sans toi. Si tu me pardonnes viens, viens chez nous dans cette maison que nous aimons tant toutes les deux. Retrouvons-nous, pleurons les absents, rions à la vie, ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes, vivons tout simplement. Je t'attends.

...pour dominer le silence assourdissant qui voudrait nous séparer, nous les morts et vivants. JKS

Les lumières de l'aube apparaissent dans des couleurs orangées encore dilués de mauve nocturne, les seuls bruits, à cette heure matinale, sont les cris des martinets qui ne perdent aucune miette de lumière de cette journée printanière débutante, la chaleur douce et enveloppante de ce mois d'avril dissipe les derniers reliquats de mon sommeil nocturne. Cette douce chaleur apaisante, je la recherche dans les mots des autres, une trace de ma vie, je cherche à comprendre et y trouve, dans ces mots, le réconfort d'un feu protecteur de cheminée hivernal.

C'est une saison, le printemps, qui nous pousse à profiter et vivre intensément chaque minute de notre vie renaissante avec la sève qui pulse à nouveau dans nos veines.

Sur ma terrasse, j'écoute les bruits du dehors ; les martinets sifflent, les cigales ne vont pas tarder, une voiture au loin passe, le voisin ouvre ses volets. Des petites fourmis tracent un chemin et relient les hommes d'une terre à une autre, creusent des souterrains labyrinthiques pour nous découvrir un peu plus à nous même. Les mots parlent pour moi. Les mots sont libres, ils vivent en nous, et en dehors de nous.

J'ai envie de t'écrire, commencer cette nouvelle saison, commencer quelque chose et reprendre ma vie. Les mots nous laissent parfois dans un désarroi indicible lorsqu'ils nous échappent, nous manquent encore. Leur absence comme ton absence est une cicatrice profonde et désespérante. Mais ils peuvent revenir et nous faire renaître, l'éclosion d'une graine un jour de printemps.

C'est avec une grande ardeur que je me mis à la tâche. Je n'ai pas pris le temps de m'habiller, un short et un t-shirt suffit amplement, la saison s'y prête et je suis pressée de trouver ce fil, ce bout de l'écheveau qui peut éclairer ma mémoire endormie par les années, endolorie par la perte. J'ai toujours pensé qu'il me reste quelque chose, une trace greffée dans mon corps. Cette trace comment lui

donner forme, comment recoudre ces souvenirs qui nous échappent car ce patchwork, petits bouts de tissus colorés, parfois noir, ne sont pas tout à fait à moi. Peut-on percevoir les couleurs du vide ? Je dois trouver ce fil qui permettra de raccommoder ma vie à la tienne. Je suis à la recherche de ma propre identité, je suis à ma propre recherche et j'avais besoin de toi. Tu es le seul à pouvoir m'aider dans ma quête, tu es le sémaphore que perdue sur le chemin, j'ai toujours cherché.

Sur un tabouret, je fouille les étagères du haut de mon placard, et remue un tas de boîtes, de vêtements, de cartes postales, et aussi quelques bijoux, comme des fragments de l'hiver, sur lesquels je m'arrête, je touche, je caresse, ils restent froids et silencieux. Finalement, mes mains se posent sur la couverture rigide, mes doigts glissent le long des feuilles cartonnées. Une douleur vive me fit grimacer, je viens de me couper mais je suis si heureuse d'avoir retrouvé cet album photos de mon enfance. Dans cet album une seule page m'intéresse, la première, une page contenant quelques photos de ma première année. Sur le verso, une photo grand format, nous sommes tous les trois, je suis au centre, la tête relevée vers toi, les yeux te fixant et toi me renvoyant un regard sur moi.

*Parce ce que tu as été moi
Je puis regarder un jardin sans penser à
autre chose
Choisir parmi mes regards
M'en aller à ma rencontre.
Peut-être reste-t-il encore
Un ongle de tes mains parmi les ongles de
mes mains,
Un de tes cils mêlés aux miens,
Un de tes battements s'égare-t-il parmi les
battements de mon cœur,
Je le reconnais entre tous*

Et je veux le retenir.
Tu n'as plus besoin de cœur !

Et j'ai besoin de ton battement encore et encore...
Je peux même voir de quel côté souffle ton regard. Il est vers moi, uniquement vers moi, ton souffle m'enveloppe

et assise sur tes genoux, sans qu'un mot, ou un désir puisse être encore exprimé.

Pourquoi as-tu quitté notre monde ? Tu n'as pas achevé ton rôle. Quand je suis mal, c'est à toi que je pense. Quand on me fait du mal, c'est toi qui me manques. Tu t'en es allé vers d'autres astres ; tu n'es pas sorti de ma vie, Papa et je ne peux me délivrer de toi. Papa, dans cette lettre *je vais cracher nos souhaits, je vais donner de la voix et toi donne-moi, donne...*

Cette lettre c'est ma supplication, Papa, c'est moi ta fille, regarde-moi encore, comme sur cette photographie et nous étions tous les trois, où nous avons pu être ensemble avant que tu partes avec Maman et qu'un voile recouvre tous souvenirs.

Peut-être que les étoiles répondent à nos questions...

Il faut que tu m'aides !

On a beau être en juillet, en pleine chaleur – le soleil tape fort, à en être gêné lorsqu'on sort – je n'y vois plus rien. Blackout ! C'est le trou noir. Ma vue se brouille, mes oreilles bourdonnent, j'ai la bouche pâteuse, je n'arrive plus à respirer, mes jambes flageolent, je me sens défaillir, mais mon cœur s'emballe. J'aimerais crier... mais rien ne sort.

On a beau être en juillet, c'est la tempête dehors. Les rafales sont tellement violentes que si j'avais été au bord d'une falaise, face à la mer, je serais tombée, je me serais noyée, engloutie par les eaux. Si j'avais été sur une montagne, je serais tombée, mes os fracassés.

Mais là, c'est le plat de la ville. Je n'ai que quelques arbres, des voitures, quelques grilles où me raccrocher, mais ce n'est pas la chute. Et pourtant, et pourtant... c'est en enfer, dans les ténèbres, là où j'ai l'impression d'avoir échoué.

On a beau être en juillet, et je n'y vois plus rien !

L'instinct de survie.

Le temps que le vent s'arrête – la tempête vient de passer – et, debout, je prends un grand élan et je donne un grand coup de pied dans la fourmilière.

« Mais pourquoi a-t-elle dit ça ? Pourquoi a-t-elle rapporté ces mots qui, d'ailleurs, n'étaient pas les siens ? »

Je m'arrête, j'inspire, les vannes s'ouvrent, ma langue se délie, et j'accouche de ces mots et je crie : « A-t-elle la notion de l'impact de ses mots ? »

Ses mots à elle. Ces mots-là qui font si mal, anéantissent. Moi qui aime les mots, les beaux mots, leurs origines, leur lyrisme, leur poésie, je me voyais confrontée à leur côté obscur. Je me sentais trahie – ingénue que je suis.

Oui, j'ai mis le bazar en donnant mon grand coup de pied dans la fourmilière, mais je ne pouvais me taire. Il fallait qu'ils sortent, mes mots – question de survie ! Cesser le carnage, casser la chaîne et changer de direction.

– As-tu notion de l'impact de tes mots ???

Voilà, c'est dit ! Calmement, posément.

Mais j'ai besoin de ton aide, car cela ne suffit.

Avec mes mots, à l'aide de mon crayon, j'aimerais raconter une histoire qui nous sauverait, nous soignerait. Mais quelle histoire ? Quel héros, quelle héroïne ? Quels personnages ?

C'est là que tu entres en scène, toi que je ne connais pas, qui n'existe pas.

Si, tu as existé, et je te connais – et que trop bien !

Tu as toujours fait partie de ma vie, de nos vies. Tu as toujours eu ta place à la table familiale. Toute notre enfance a été bercée par ton souvenir. Ce souvenir ancré dans nos mémoires.

Et pourtant, il n'y a aucune photo de toi. Je ferme les yeux et je ne t'imagine même pas.

Et pourtant... ta chevelure – oh, ta chevelure ! – et tes yeux bleus, ceux de ta mère ; ta petite robe blanche dans laquelle tu as été ensevelie ; et ta jambe boiteuse.

Nous avons été baignées, nourries par ces récits, par ton souvenir – non pas par peur de t'oublier, je ne crois pas, mais pour que tu sois contée, pour que tu tiennes cette place qui était tienne. Une transmission de génération en génération : d'abord grand-mère, ta mère ; ensuite ma mère, ta sœur ; et aujourd'hui moi. N'est-ce pas cela, la vie éternelle ? L'amour éternel ?

Alors pourquoi toi, aujourd'hui, maintenant ? Pourquoi faire appel à ton aide ?

Je pourrais invoquer Dieu, la Vierge et tous les Saints, ou encore le Ciel et la Terre. Qui d'autre encore ? Mais c'est vers toi que je me tourne.

Lorsque, cet été-là, après les rafales de cris et la tempête de nos vies, je me décide à aller à l'état civil, aux archives, entamer des recherches sur toi, pour enfin mettre un nom, des dates sur ta personne – nous n'avions que ton surnom – pour te rendre réelle, toi qui n'étais plus, depuis toujours, pour moi. J'avais le temps, face au silence imposé, après cette bataille de mots cinglants, sanglants, qui m'avaient mise à terre.

À la sortie de la mairie, l'acte entre mes mains, j'ai pleuré : 28 novembre 1939 – 28 mai 1942

Tu n'avais pas quatre ans... Tu n'avais eu ni le temps, ni la chance de vivre.

Et nous ?

Nous, nous gâchions nos vies...

Mais il y a peut-être quelque chose à faire.

C'est ton personnage que je demande. C'est ta voix que je veux faire entendre, pour qu'ensemble nous leur disions l'importance des mots, l'importance de la vie.

Alors, d'un coup de baguette magique, je te dis « lève-toi et marche ! ». Nous avons à faire, main dans la main, avec les étoiles qui s'allument au-dessus de nos têtes, où elles scintillent éternellement, comme porteuses d'un message urgent.

Oui, il y a urgence !

Alors, si tu l'acceptes, Ana, je te donne rendez-vous au village de la rivière, dans la petite maison de tes parents. Nous nous reconnaitrons : j'ai la même chevelure que toi.

La « fin » est-elle un concept voué à engendrer des cataclysmes ?

La fin a pris pour moi la forme d'une route serpentant inlassablement jusqu'aux confins d'un fjord étroit. Cette route formait un continuum reliant ces paysages comme s'ils ne faisaient plus qu'un. Un continuum que je parcourais à faible allure, me laissant le loisir d'apprécier chaque recoin, chaque bout de falaise, chaque motte de terre qui faisait son apparition devant moi. Mais la route est un corps étranger dans ce paysage immaculé, chaque mètre, chaque virage de béton sont comme les courbes et lignes qui forment les mots, ils façonnent la réalité comme la route façonne le paysage, et donnent une matérialité aux pensées et au désir de l'Homme. De la noirceur du béton rayonne la liberté de traverser le monde jusqu'aux confins de l'univers. Au fur et à mesure de ma progression, le fjord devient un isthme et l'isthme laisse place à l'immensité de l'océan : tel un pèlerin médiéval arrivant à Saint-Jacques-de-Compostelle, je fais face au bout du monde.

La noirceur du béton se confond peu à peu avec celle du ciel et donne à mon excursion un air d'apocalypse – l'Eden que j'imaginais s'était évaporé un peu plus à chaque kilomètre que je parcourais : les bourrasques glaciales faisaient ployer les arbres pourtant habitués à ces sauts d'humeurs divins et la mer déchainée continuait son combat séculaire avec les terres émergées, restant comme toujours encore sur sa faim. Et je tiens là, debout devant une immensité qui me fait vaciller.

Cette tempête n'était pourtant rien par rapport à ce que je ressens actuellement : tout mon être gronde, quelque chose se prépare. Ce qui n'était que des formes estompées et devenu plus net : le voile qui couvre notre réalité se lève progressivement. J'entends une mélodie que tu chantonnes, cette voix qui est la tienne traversant la vallée et rompant avec la quiétude des lieux. Ton rire est comme un tourbillon qui fait voler les feuilles. Ces ondes et vibrations qui parcourent l'espace et le temps se dissipent, sans que je ne puisse en capter toute la substance. Je voudrais faire abstraction de ce qui m'entoure pour pouvoir de nouveau tout discerner avec précision. Le fil qui tisse ma mémoire est prêt à se briser mais il tient bon. Je sens ta présence, comme un cocon protecteur, qui guide mes pas sur ces pentes escarpées. Et puis le feu ardent se déverse en moi, je vois clair à nouveau : tu te tiens à côté de moi au sommet de cette montagne.

Encordés l'un à l'autre, nous ne faisons plus qu'un, un tout qui a progressé à la seule force de nos corps, sans aide extérieur. Pendant que les étoiles s'éteignent au-dessus de nos têtes, les premières lueurs du matin percent l'horizon et irradient nos visages : tu pourrais voir au creux de mes yeux une sensation émergente et nouvelle, celui d'un l'amour fraternel qui semble indestructible. Là-haut, tout est calme et paisible. Là-haut, tout est beau et silencieux. Mais là-haut n'existe plus. La longueur de la corde qui nous unit est désormais telle que le monde qui nous sépare l'engloutit peu à peu. Les étoiles, témoins de ce souvenir, me posent cette question : que reste-t-il de cet amour ? J'aimerais pouvoir dire que ce sentiment existe toujours. Un sentiment qui autrefois agissait comme une véritable pulsion de vie : il m'accompagnait dans ma routine quotidienne, me permettait de ne pas végéter trop longtemps dans mon lit avant de me lever, dictait avec efficacité mes gestes lorsque je préparais mon petit déjeuner, déliait mes muscles s'activant pour faire avancer mon vélo. Ta présence était ce phare qui évite aux marins le naufrage. Il s'est depuis éteint, et je me noie. Est-ce normal de ressentir tout cela pour une simple relation amicale ?

Tu étais rentré dans ma vie par un hasard dont seul le destin à la maîtrise et je n'imaginais pas que tu puisses n'en faire plus partie. Mais aujourd'hui je m'y résous. Oui, tout est plus net, à celui que j'appelais autrefois « meilleur ami » je dis désormais : adieu.